

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

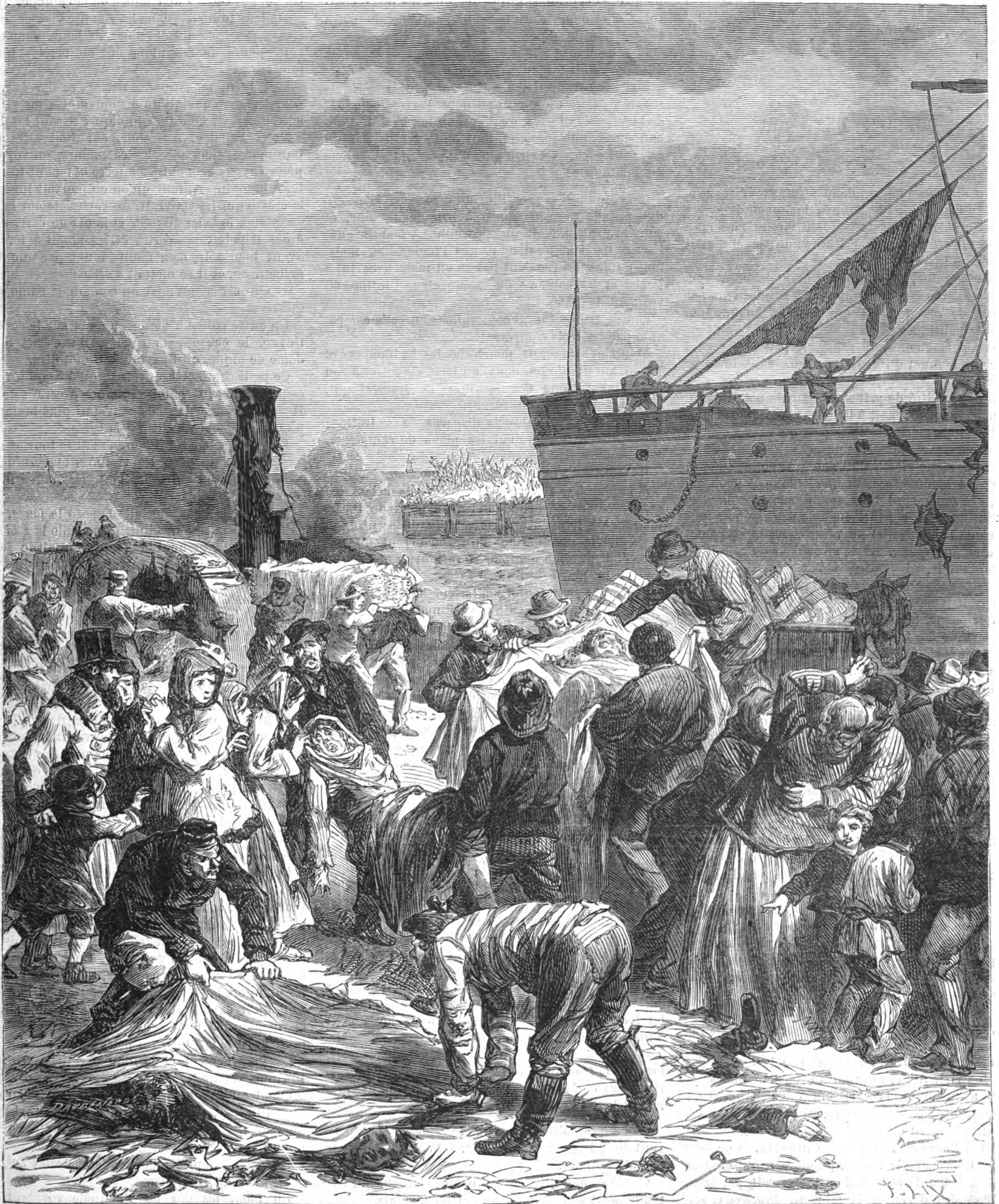
Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N° 979 — 15 Janv. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



BRÈME. — Les suites de l'explosion de la machine infernale de William Thompson. — (Dessin de M. Lix.) (Voir le dessin de la machine p. 38).

d'impatience ou de lassitude. En voyant tous ces malheureux, tranquillement assis, s'ébaudissant à cœur-joie des bonnes farces jouées par leurs camarades, applaudissant à tout rompre, on ne pouvait se défendre d'établir une comparaison entre les procédés dont use aujourd'hui la science à leur égard et ceux en usage il y a cinquante ans à peine. Il nous semblait voir, à côté de cette saie joyeuse, l'obscur et humide cabanon de Bicêtre où gisait, comme un malfaiteur, le pauvre fou, emprisonné dans un corset d'acier et un carcan au cou. Quel changement ! Aujourd'hui, au lieu de le faire inutilement souffrir, la science cherche à le distraire et à l'amuser.

Qu'on nous permette d'adresser nos félicitations à M. le docteur Dagron, médecin en chef de l'établissement, pour sa bienveillance et son dévouement à sa famille adoptive. N'oublions pas le personnel, qui lui prête le concours le plus actif.

Nous reviendrons sur les détails de cet établissement dans notre prochain numéro.

Voyage du prince de Galles dans les Indes

LA page de dessins que nous donnons sur le voyage du prince de Galles dans les Indes représente divers épisodes de son passage à Baroda, Goa et Ceylan.

Nous sommes peut-être un peu en retard, mais notre numéro exceptionnel a été exclusif et il nous faut regagner la place autrement utilisée.

Lors de la visite du prince de Galles au guicowar de Baroda, celui-ci donna en son honneur une grande lutte de bêtes sauvages dans les arènes de la ville. Dans l'avant-dernier numéro, nous avons déjà décrit la lutte d'éléphants. Il y eut en outre un assaut entre un éléphant et un Hindou, monté sur un cheval arabe à robe grise et à tous crins, dressé dans la perfection, caracolant autour de l'énorme masse et se dérobant toujours à sa trompe redoutable. Deux rhinocéros luttèrent ensuite, mais sans grand succès ; malgré les vigoureux coups de lance et les seaux d'eau froide qui leur étaient administrés par les gardiens, ils s'enfuirent après avoir échangé quelques coups de boutoir, sans vouloir recommencer la lutte. Deux buffles furent lâchés ensuite et alors se chargèrent tête baissée avec une ardeur sans pareille. Un combat de cerfs a terminé ces jeux, et la représentation finit par le défilé dans l'arène des animaux de la ménagerie du guicowar. En tête du cortège étaient plusieurs chars traînés par des cerfs ; venaient ensuite les gardiens porteurs de cages remplies d'oiseaux, et enfin le dernier tigre qu'on avait pu capturer vivant. Cet animal, aussi féroce que sauvage, ne cessait de pousser de sourds grognements. Il était mené en laisse par dix hommes, cinq de chaque côté, lesquels tenaient de grosses cordes attachées à une forte ceinture de cuir entourant le corps du fauve. Il était ainsi hors d'état de nuire. Plusieurs hommes armés de lances l'entouraient cependant, prêts à le percer s'il avait pu réussir à se dégager. — Le jour suivant, 20 novembre, le prince se rendit au pavillon de chasse du guicowar, où une grande chasse de cerfs noirs, à l'aide de léopards, devait avoir lieu. Les chasseurs montèrent sur plusieurs chars traînés par des bœufs, car la vue de ces animaux n'effraye nullement les cerfs noirs, ce qui leur permet de s'approcher de leurs troupeaux. Après une course de deux milles, un de ceux-ci fut aperçu, et immédiatement on décapuchonna et lâcha un léopard. Cet animal s'approcha en rampant d'un cerf, sauta en quelques bonds sur son dos, le saisit à la gorge et le maintint ainsi, malgré ses ruades désespérées, jusqu'à l'arrivée des chasseurs, qui achevèrent sa victime.

Le prince de Galles a quitté Bombay le 23 novembre à bord du *Scrapis*, escorté par son yacht le *Osborne* et deux vaisseaux cuirassés. L'escadrille royale, après avoir longé la curieuse petite île fortifiée de Jinjeera, l'ancien repaire des amiraux africains sous la domination des Mahrattes, arriva à Goa dans la nuit du 26 novembre. Le prince de Galles s'y arrêta un jour et demi, visita le vieux et le nouveau Goa, l'église de Jésus, et quitta le 28 cette colonie portugaise. Le 1^{er} décembre, il débarquait à Colombo, dans l'île de Ceylan. Les Cingaleses (natifs du pays), loin d'imiter l'ornementation européenne pour les décorations de la ville, s'étaient tenus à leur simple matériel, c'est-à-dire à du bambou, des fleurs et des fruits. Toutes les rues étaient remplies d'ares de triomphe, de verdure, de pyramides de plus

de huit pieds de hauteur formées des fruits si renommés de Ceylan et de trophées de fleurs magnifiques. Le prince débarqua à cinq heures du soir et fut reçu par le gouverneur, sir W.-H. Gregory, les principaux chefs indiens et la municipalité. Cette dernière lui présenta son adresse de bienvenue dans une magnifique cassette en ivoire ornée de pierreries de Ceylan. La scène était extrêmement curieuse avec tous ces natifs, portant leur costume cingalais : une courte tunique, un ample jupon, des souliers découverts et de longs cheveux ramassés en un chignon attaché par un large peigne demi-circulaire. Ce costume donnait aux natifs un aspect extrêmement féminin, leurs traits doux et placides complétant de beaucoup l'illusion. Quelques-uns d'entre eux portaient de larges médailles d'honneur en or. Le 2 décembre, le prince quittait cette ville pour se rendre à Kandy, situé dans l'intérieur de l'île.

Sauvetage du « Magenta »

LES travaux de sauvetage des débris du *Magenta* se continuent avec activité. Les résultats obtenus sont de plus en plus satisfaisants, grâce au scaphandre Cabirol, ce merveilleux engin qui permet à l'homme de souder sans aucun danger les profondeurs de la mer. Nous ne reviendrons pas en détail sur cet appareil, le premier connu en France et toujours employé par la marine et les ponts et chaussées, la compagnie Transatlantique, etc., etc., quand il s'agit d'exécuter des travaux sous-marins sérieux. « Le scaphandre Cabirol, lisons-nous dans le *Panthéon de l'industrie*, loin d'avoir à craindre l'épreuve redoutable de l'expérience, a vu et voit encore sa réputation grandir au fur et à mesure qu'on a découvert les innombrables services qu'il peut rendre à la société, aux sciences, à l'industrie et au commerce. »

Si nous revenons sur ce sujet, c'est que nous croyons satisfaire nos lecteurs en leur mettant sous les yeux le croquis que nous envoie un de nos correspondants.

Deux plongeurs, revêtus du scaphandre Cabirol, sont en train d'opérer à 15 mètres de profondeur, au milieu des épaves, le sauvetage d'un canon de 24 millimètres. N'est-il pas merveilleux de voir que, grâce au génie d'un homme, mort aujourd'hui, mais qui a laissé la continuation de la fabrication et de l'exploitation du scaphandre à son neveu, M. Charles Ferrus, un ingénieur actif et intelligent, n'est-il pas merveilleux, dis-je, de voir reprendre ainsi à la mer, même jusqu'à une profondeur de 30 à 40 mètres, les trésors qu'elle a essayés de ravir à l'homme ? Je ne mentionnerai que pour mémoire les résultats obtenus avec le scaphandre, qui fut exclusivement employé au percement de l'isthme de Suez, pour le sauvetage de la *Louisiane*, à Pauillac, ainsi que pour le placement des torpilles qui ont fait sauter les membrures du *Charles Dickens*, jeté en travers du port de Boulogne ; je ne parlerai pas du développement considérable que ces appareils ont fait prendre à la pêche du corail et des éponges ; mais quand on songe aux résultats obtenus, on ne peut que couvrir d'éloges et l'homme intelligent qui, le premier, a trouvé le moyen de remédier à de terribles catastrophes, tout en rendant un immense service à l'industrie et à la science, et son successeur qui travaille encore à apporter tous les jours au scaphandre Cabirol de nouveaux perfectionnements.

La crèche et la mессo de minuit à Marseille

LA piété marseillaise est fidèle, toutes les années, aux traditions antiques qui entourent d'une poésie si chrétienne les fêtes de la Noël, et c'est surtout dans la confection de la crèche que l'imagination méridionale se donne libre carrière.

La crèche est un tableau demi-nature ; sur un fond de ciel s'élèvent des collines en relief, roches, pelouses avec berger et troupeau. Cèdres, pins, lauriers roses, y sont plantés.

A ce site pittoresque est joint une étable rustique, l'âne et le bœuf traditionnels, symboles de la simplicité et du travail, entourent un chéif berceau où repose, sur la paille, le fils de Dieu, qu'ils réchauffent de leur souffle. La Sainte-Vierge et saint Joseph sont penchés vers lui. Un anse plane au dessus et indique au loin le chemin. Par de gracieux sentiers, bordés de plantes va-

riées, accourt une foule de figurines habillées avec goût dans le costume du pays.

Dans les familles, la crèche se fait en petit ; mais les églises se distinguent par de vrais trompe-l'œil. Le croquis ci-joint représente celle de l'église Saint-Michel, et il ne peut donner qu'un faible aperçu de la réalité, qui, par la grandeur des figures et des arbres, est d'un effet saisissant. Jointes aux chants poétiques et pastoraux des Noëls, l'éclairage harmonieux, la voix sonore de l'orgue, les effets d'ombres de sa voûte gothique, avec les figures de ses vitraux, on croirait être dans une église du treizième siècle, aux vieux temps de la foi. — Le tout est digne de l'église remarquable que la ville de Marseille doit à l'habile architecte-constructeur, M. Béranzier, qui fut aussi le collaborateur de feu Espérandieu dans l'édification du sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde. — L. COULANGE-LAUTREC,

LA PUPILLE

(Suite)

UN instant les yeux de Cyprienne soutinrent les éclairs qui jaillissaient des yeux de Lionel : mais, par pure déférence, elle baissa ses paupières et reprit son allure soumise et douce.

Pendant quelques secondes, ils gardèrent le silence.

Cyprienne alla se rasseoir, tandis que M. de Blangy marchait à grands pas.

— Cessons, je vous prie, reprit-il enfin en s'arrêtant, je suis libre de mon bien et je peux en disposer selon ma convenance.

— Vous êtes en effet le maître, mon tuteur.

— Vous avez eu grand tort de l'oublier.

— J'en conviens.

— Causons de choses plus sérieuses ; vous savez le but de notre réunion à Blangy ; aujourd'hui, vous êtes majeure, Cyprienne.

— Pas tout à fait, dans deux heures seulement.

— N'importe ; aujourd'hui se termine ma mission.

Les comptes généraux de ma tutelle que maître Leprevost m'a envoyés sont dans ma valise ; je vais les chercher.

— A quoi bon ?

— Mais à me mettre en règle vis-à-vis de vous, ma cousine.

— Entre nous toutes ces formalités me semblent bien inutiles.

— Maître Leprevost, votre subrogé tuteur ne partagerait pas cet avis. Ces comptes doivent être approuvés par vous ; dans un instant ils vous seront soumis.

M. de Blangy sortit sur ces paroles, et la jeune fille put se livrer à l'aise à la foule de réflexions que cette première entrevue lui avait inspirées.

IV

Nous avons laissé le major Fonbouillant à la fenêtre de l'auberge de Bressuire, tenant sa longue-vue en main, et venant d'assister, grâce à elle, malgré la distance qui l'en séparait, à l'arrivée de Cyprienne au château de Blangy.

Après avoir jeté un regard aux alentours et s'être assuré qu'aucune voiture n'était en vue pour le moment, Fonbouillant reprit son épée et recommença à tirer au mur avec acharnement, lardant de nombreuses déchirures le papier à grand ramages qui le recouvrait.

— Tiens ! tiens ! s'écriait-il à chaque coup, comme si son adversaire se fût trouvé devant lui ; tiens, au bras ; en pleine poitrine ; au cœur !

Il s'arrêta sur ce mot.

— Non pas, je ne veux pas le tuer... Et pourquoi non ? Ne m'a-t-il pas volé une partie de mon bien le plus cher ? Au cœur, morbleu ! rien qu'au cœur !... Mille tonnerres ! j'ai soif de son sang !... Si Mandarine me trompe encore, je l'étrangle !... Une ! deux !... Mon jarret gauche n'est plus assez oupé. Qu'importe ! je me souviens de la botte secrète du commandant de Bautreillard... infail-



Chasse au léopard. Tigre de la ménagerie du guicowar. Cortège d'un radjah. Combats de rhinocéros, d'éléphants. Cérémonie maçonnique à Bombay. Revue de Poonah. Arrivée à Colombo.

LE VOYAGE DU PRINCE DE GALLES DANS L'INDE. — Baroda, Goa et Ceylan. — (Dessin de M. Ferdinandus.)